

Libération, no. 7014

CULTURE, lundi 1 décembre 2003, p. 35

Livre. Recueil des critiques de l'écrivain fusillé à la Libération pour collaboration.

Le théâtre, l'autre visage de Brasillach

THIBAUDAT Jean-Pierre

Ce livre enchanteur est peut-être né d'«une carte déchirée aux coins et jaunie», gardée comme «un talisman» et «récemment» retrouvée. On se croirait au début d'un roman de Modiano. C'est que ce livre aux effluves romanesques, écrit par un témoin attentif, nous restitue avec un bonheur empreint de nostalgie l'atmosphère du théâtre à Paris entre 1926 et 1936. Et il le fait à travers des rencontres, celles des «animateurs» (ainsi les nomme-t-il) que furent Jacques Copeau, Louis Jouvet, Gaston Baty, Charles Dullin, Ludmilla et Georges Pitoëff. Ce sont les Pitoëff qui envoient cette «carte» à en-tête du Théâtre des Arts à «la jeunesse intellectuelle de Paris», en l'occurrence les élèves des classes préparatoires du lycée Louis-le-Grand, pour les inviter à venir voir Hamlet le jeudi 16 décembre 1926 à 13 heures.

L'auteur est déjà fortement marqué par ce couple depuis que, un dimanche de mai de cette année-là, il les a vus jouer Pirandello. Cependant, ce jeudi d'Hamlet restera «la plus belle représentation théâtrale, la plus exaltante et la plus vivante sans doute, à Ombres. Jeunesse est le dernier mot de ce livre, il court tout au long, car, en s'y attelant à une époque où sa vie bascule, l'auteur lui dit adieu. Les figures dont il parle sont encore du monde des vivants quand il les décrit, mais ce sont déjà des ombres. Rares les auteurs comme celui-ci, qui disent le cœur blessé du théâtre, son brouet d'émois, ce magma de sensualités disparues mais prégnantes, relatant sans plainte la grandeur de cet art «borné comme notre vie même, borné par le temps» et qui «ne dure qu'autant que notre mémoire».

Hypocrisie. Cet auteur est Robert Brasillach. Le collaborateur, l'auteur d'articles torchons, l'épouvantable antisémite («Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits»), fusillé à la Libération. En préface, Chantal Meyer-Plantureux explique les raisons de la réédition de ce livre depuis longtemps introuvable (il avait été réédité dans les années 50 aux éditions de La Table Ronde). Elles sont multiples, à commencer par celle qui consiste à mettre fin à une hypocrisie : c'est un livre souvent pillé, rarement cité. Brasillach a été un témoin de premier plan, critique souvent lucide du théâtre de l'entre-deux-guerres (et, par ailleurs, un des premiers historiens du cinéma). L'itinéraire qui allait le mener au peloton d'exécution (de Gaulle refusa sa grâce) n'annule en rien son oeuvre. Entourant cette réédition d'un appareillage de notes conséquent, Chantal Meyer-Plantureux retrace le parcours du critique théâtral.

Brasillach hait le théâtre de boulevard, ses paresse et ses bassesses ; il hait la Comédie-Française, maison où le répertoire est un mouiroir et les acteurs exécrables («une seule réforme, la dynamite»). Il aime les découvreurs, les aventuriers, ceux qui donnent un coup de jeune aux vieux textes et «suscitent les vivants», car «une époque qui se félicite de la vogue des auteurs morts n'est

pas une époque vivante». Il admire donc Copeau dont l'ombre s'étend sur tout le théâtre, qui a tout réinventé, mais il se sent plus proche de ses élèves : Jovet, qu'il comprend à demi-mot («Il y a dans ce regard parfois terrible, dans ce coup d'oeil décoché de si méprisante façon sur la sottise humaine, un pessimisme vigoureux») et avec lequel il aime converser ; Dullin en son Théâtre de l'Atelier («C'est par un soir d'hiver qu'il faut gravir la rue en pente et découvrir cette petite place Dancourt, avec ses arbres noyés dans la brume...»). De Gaston Baty, plus jeune, il respecte les partis pris, sans les partager.

Et puis il y a les Pitoëff, son affinité avec ces «metteurs en scène de l'inquiétude de l'après-guerre» (celle de 14-18) : Ludmilla, si intense qu'elle «n'est peut-être pas tout à fait réelle», la voix de Georges, «moins les mots qu'une certaine ligne mélodique, une cantilène presque pareille au chant grégorien, une plainte lente, déroulée et sourde...». Brasillach n'oublie pas les autres, les méconnus, les nouveaux qui travaillent à la marge au gré des circonstances, tous ceux qui forment «les compagnies irrégulières» on dirait aujourd'hui intermittentes. L'avenir du théâtre est là, dit-il (entends-tu Aillagon ?), tapi dans l'ombre : «Quand ces innocents fanatiques ne se réuniront plus dans les hangars et dans les granges [...], quand le goût qui les portait jadis vers les représentations de collège ou de patronage aura perdu de sa virulence et que le vaccin n'opérera plus, alors nous pourrions croire à la fin prochaine du théâtre. Mais pas avant.»

Adieux. Le théâtre ne meurt pas en 1936, mais Brasillach le sent, une époque s'achève ; celle de sa jeunesse, en symbiose avec un certain paysage théâtral. Ce livre, concrétion de ses articles, est un bouquet d'adieux. Si le livre s'arrête là, la préface de Chantal Meyer-Plantureux dit la suite. Brasillach n'a pas participé à la manifestation du 6 février 1934 - le critique est ce soir-là au théâtre (une première de Jovet) , mais les idées fascistes le séduisent déjà. En 1937, il devient rédacteur en chef de Je suis partout, s'éloignant du théâtre pour embrasser la politique, mais rédige encore un essai sur Corneille, l'un des premiers écrits d'envergure sur cet auteur souvent délaissé. Quand le théâtre vous a légué quelques «féeries personnelles», on y revient toujours. Robert Brasillach poursuit donc, le temps de quelques articles, semblables au monde qui l'entoure : chaotiques. Ici, il traite d'«ordure» Jean Cocteau et son oeuvre, là, il crie au «miracle», au «génie», en 1943, lors de la création du Soulier de satin de Paul Claudel par Jean-Louis Barrault.

Le dernier spectacle dont il fera la critique sera Huis clos de Sartre : «Je n'ai jamais rien entendu d'aussi cruel et d'aussi dur.» A côté, les pièces de François Mauriac lui apparaissent comme des «contrefaçons à l'eau de rose». Mauriac demandera la grâce de Brasillach, Sartre ne la demandera pas. Rien n'est simple.